Ars Moriendi

Michel Onfray

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Ars Moriendi

Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort

par
Michel Onfray



Les Cahiers Folle Avoine

Ars Moriendi

Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort

par
Michel Onfray



LES CAHIERS FOLLE AVOINE

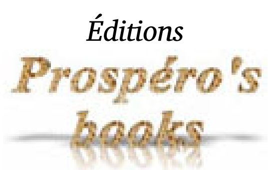
Ars Moriendi

Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort

par
Michel Onfray

Les Cahiers Folle Avoine

Éditions



Disperseur numérique
Nielcass

À la mémoire de Jeannette Ruel

Les Tahitiens disent du mort qu'il est parti compter toutes les étoiles et qu'il reviendra quand il les aura toutes nombrées.

I
LA CABRIOLE DE CHAUSSON

Quelle que soit la carrière envisagée, s'appeler Ernest Chausson ajoute aux difficultés. Mais, passons, ce digne élève de Massenet qui aimait beaucoup César Franck fut tout de même un musicien recommandable, ses œuvres de chambre mélangent l'élégance et la fougue, ce qui n'est déjà pas si mal. Pourquoi fallait-il donc qu'il sacrifie également aux arts vélocipédiques ? Bien mal lui en prit car, ne sachant retenir sa bicyclette dans une descente, il effectua une cabriole à l'issue de laquelle il trouva la mort.

II
LE MANTEAU D'ARTAUD

À l'issue d'un vernissage qui, chaque année, fonctionne comme un rendez-vous tacite, je retrouve André Berne-Joffroy auquel on doit l'introduction du Caravage en France. L'homme est délicieux, sa conversation brillante, intelligente et drôle. Ce soir-là, nous avons parlé de ses rencontres avec Caillois, ses confidences à Valéry, ses soirées avec Boulez, sa complicité avec Soulages, ses relations avec Paulhan. Puis d'Antonin Artaud. Il me confia que ce dernier était enterré avec un manteau qui lui avait appartenu.

III
LES MANES DE GÊNES

Dans la vieille ville de Gênes, je traquais le souvenir de Nietzsche et son ombre, Salite delle Battistine. En passant dans une rue, levant la tête, j'aperçus le cimetière fait de cases blanches superposées. Petites et en nombre, elles étaient flanquées de vilaines fleurs en plastique, d'ex-voto et de frêles bougies dont les flammes jaunes vacillaient au gré du vent. La lumière du jour déclinait en même temps que crépitaient ces flammeroles construites de main d'hommes.

IV
LE TRANSI, MODE D'EMPLOI

Déambulant dans un dictionnaire où je cherchais des renseignements sur Andréa del Castagno, je découvris la définition du transi. Le mot s'utilise pour caractériser, au Moyen Âge et à la Renaissance, les sculptures qui représentent un mort en état de décomposition. Ce dont l'art baroque raffolera. Le transi s'oppose au priant, agenouillé et au gisant, dont chacun connaît de si beaux spécimens. Je me vois mal en priant, il y a longtemps que je ne pratique plus cette posture ; je me suis déjà imaginé en gisant, c'est d'ailleurs ainsi que je mets en scène ma mort ; mais il me faudra pratiquer plus souvent le transi, la leçon des ténèbres est d'autant plus efficace.

V
LE GOÛT DES VERS

J'étais dans une chambre d'hôtel à Venise, et j'attendais un journaliste pour répondre à quelques-unes de ses questions. J'avais marché dans les *calles* toute la journée et retrouvé la place San Zanipollo, l'épicentre de la ville, à mon goût. Je regardais la télévision d'un œil distrait. Un grouillement que je n'identifiais d'abord pas saturait l'écran. Le plan fut moins serré, il apparut que le frémissement à la profusion mettait en scène des vers. Et qu'ils gesticulaient dans les orbites d'un mort. Une femme se balançait d'avant en arrière tout en plongeant les doigts dans la masse frissonnante avant de porter les larves à sa bouche et de les manger. La scène se passe en Papouasie Nouvelle-Guinée. Le commentaire est en italien. Ma stupéfaction sans nom. Les images se succèdent : le soleil gonfle le cadavre exposé et produit des exsudats. La graisse s'écoule, puis les lymphes, les matières en décomposition. L'éplorée récupère les liquides de la putréfaction, s'en enduit le corps, le visage, puis lèche ses doigts. Les gestes se répètent, avec lenteur. La caméra est impassible. La nausée m'envahit. La fenêtre est ouverte, l'odeur de Venise est sublime.

VI
LE TOMBEAU DE PAPIER

J'aime qu'on puisse appeler Tombeau le genre musical ou littéraire qui permet de dire l'émotion, la fidélité ou la dette d'amour qu'on a pour quelqu'un. Ainsi de Maurice Ravel composant un *Tombeau de Couperin* que j'écoute sous les doigts de Samson François ; ainsi du *Tombeau de Mézangeau* par le vieux Gaultier auquel Hopkinson Smith prête la mélancolie de son luth ; ou de Denys Gaultier qui écrivit une

Allemande grave, *Tombeau de Monsieur de l'Enclos,* suivie d'une consolation aux amis du défunt, le tout est joué sur un instrument vénitien du XVIIe siècle. En nos temps de haine et de mépris, qui oserait un tombeau sur qui ? Une exception, le livre consacré par Gilles Deleuze à Michel Foucault, son ami.

VII
LES AMITIÉS STELLAIRES

Dans *Le Monde* daté du 3 janvier 1991, je lis dans la rubrique nécrologique : « Le 3 janvier 1889 à Turin, Frédéric Nietzsche passe de l'autre côté. » Commémoration de la folie du philosophe donc. Suivait une citation : « Si ma sagesse un jour m'abandonne, puisse du moins ma fierté voler avec ma folie. Ainsi parlait Zarathoustra. » Puis le nom de l'auteur de ce tombeau singulier. J'avais eu, de mon côté, une pensée pour Nietzsche, ce jour-là, me souvenant qu'il sombra à cette date. J'écrivis à l'homme singulier, qui me répondit. Depuis, nous nous racontons nos vies.

VIII
LES NOURRITURES CÉLESTES

Pour une ultime fusion avec une personne exceptionnellement aimée, j'irai jusqu'à incorporer ses cendres dans un aliment dont je pourrais me repaître.

IX
UNE BELLE APRÈS-MIDI

Le dimanche était brûlant, l'air dansait dans la campagne et nous allions, mon ami, sa compagne et moi, vers la gare d'où nous pourrions rejoindre facilement la sous-préfecture. Il s'agissait seulement de nous familiariser avec le trajet, de compter le temps, de bruire dans la lumière d'été. Nous vivions dans un corps de ferme abandonné, j'avais à peine vingt ans et ce furent les mois les plus beaux de mon existence : liberté totale, indépendance absolue, confusion du temps, de la nuit et du jour, des vins et des livres. Sur le chemin, vers le passage à niveau tout proche, je vis un homme chevauchant sa femme, allongée à même l'herbe du fossé. Les vaches du troupeau qu'ils conduisaient s'étaient éparpillées, abandonnées à elles-mêmes.

Un médecin arriva, chercha le pouls, les yeux ailleurs. Relevant la tête, il rencontra le regard de l'homme, gras, sale, les vêtements grossièrement rapiécés et lui annonça que sa femme venait de mourir. Crise cardiaque. Je crois qu'en même temps que l'homme pleurait, le visage de sa femme se cyanosait. L'après-midi était insolemment belle.

X
MOTHER

Il faut imaginer un petit cimetière dans les Ardennes et une vieille femme qui a perdu deux de ses enfants, déjà. Elle demande à ce qu'on la descende dans la fosse du caveau familial pour y nettoyer les ossements de son fils et de sa fille, puis de les mélanger. La fillette se prénommait Vitalie, le fils Arthur. La vieille dame était née Cuif, épouse Rimbaud.

XI
LE SEXE DE L'ÉCORCHÉ

Jean Honoré Fragonard a peint de superbes scènes galantes, libertines et joyeuses. Il sacrifia autant à Éros que son cousin, Honoré, anatomiste, à Thanatos. Honoré courait les gibets, les cimetières et les dépôts de cadavres pour y récupérer les corps avec lesquels il fabriquait des écorchés. Les chairs séchées étaient enduites de vernis, les muscles, alors, saillaient. À l'aide de seringues et de pompes, il injectait des cires liquides colorées dans les veines et les artères. La solidification s'accompagnait d'une fonte des tissus graisseux. Le système vasculaire apparaissait, comme souligné, dessiné. On prétend que certains singes qui servaient de modèles au peintre ont fini sous le scalpel du cousin. On fit courir d'autres bruits, bien pires, et d'aucuns prétendent que l'immense Cavalier de l'Apocalypse, conservé à l'École vétérinaire d'Alfort, fut fabriqué à partir du cadavre d'une jeune fille aimée, morte d'avoir eu à essuyer de ses parents le refus d'épouser Honoré. Amoureux transi, l'anatomiste aurait déterré la belle pour lui offrir l'immortalité des cires et des dessicatifs. Las ! L'histoire est moins belle, car d'autres ont vérifié : le cavalier est doté d'attributs virils, amputés, certes, taillés et mis à la dimension pour favoriser l'assise, mais bien présents. Et l'on sait qu'Honoré sacrifiait exclusivement à Vénus.

XII

LE COUVERCLE DU CERCUEIL

Novodievitchi, dans le cimetière où sont enterrés Gogol, Tchékhov, Scriabrine, Prokofiev et Khrouchtchev, la lumière est tamisée par les arbres qui frémissent au vent soviétique. Silence et recueillement, les Russes sont graves et dignes, ils marchent en donnant l'impression d'avoir sur le dos le poids du destin. Je suis attiré par des voix de basse profondes qui font vibrer l'air et touchent le corps directement au ventre. L'église est saturée de dorures, d'encens et d'une fraîcheur qui transforme la lumière en paix. Dans l'entrée, un groupe est formé, compact, mais se défaisant, puis se refaisant au rythme des agrégations et des départs : tous se penchent et sont silencieux. Un corps est exposé, dans un cercueil. Le couvercle, décoré de couleurs diverses, est posé, en hauteur, sur les marches de l'édifice. Je retrouve l'air avec étonnement : ai-je bien vu le cadavre ? Dans l'après-midi, visitant un autre monastère, il m'arriva une seconde fois d'avoir rendez-vous avec la mort dans les mêmes conditions.

XIII
PARFUMS CADAVÉRIQUES

La décomposition attaque d'abord les paupières, les lèvres, l'abdomen et le scrotum. Puis les écoulements se fraient le passage par tous les orifices, ils sont liquides ou gazeux et véhiculent les bactéries en putréfaction. Les professionnels de la mort parlent de circulation posthume. A qui voudrait jouer le chimiste amateur, et pour obtenir les miasmes : mélanger méthane, gaz carbonique, azote, hydrogène sulfuré et triméthylamine. Mieux vaut, pour l'âme, être immatérielle que de dégager pareilles putréfactions.

XIV
SUICIDÉS AQUATIQUES

Les philosophes ne se suicident guère ; ils préfèrent de loin disserter longuement sur la mort volontaire, ce qui les dispense d'agir. Leur premier gibier est Empédocle qui se jette dans l'Etna – -Etna qui, d'ailleurs, accepte tout du présocratique, hormis sa sandale. Plus tard, les suicidés sont rares. En Bretagne, pourtant, dans l'anse d'Yffignac, Jules Lequier tente une expérience métaphysique, disons mystico-théologique : il nage vers le large tout en faisant confiance à Dieu. S'il est bienveillant, il lui évitera le trépas. Est-il bon, est-il méchant ? Du

moins, il est négligeant, car il laisse le malheureux se noyer – le 11 février 1862. C'est l'année au cours de laquelle naît, dans le nord de la France, un autre philosophe : Georges Palante. Et c'est non loin de l'endroit où l'on aura retrouvé le corps de Lequier que Palante se suicidera, un 5 août 1925, lassé des misères de la vie.

XV
L'ODEUR EN PEINTURE

Visitant l'exposition sur les *Vanités dans la peinture au XVIIe siècle,* à Caen, je me suis arrêté sur la toile d'un peintre vénitien, Pietro della Vecchia. Son titre : *Saint François Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.* Isabelle fut certainement belle, mais c'est du passé, car la décomposition ravage son visage. Dans la bière elle apparaît comme un mixte de belles étoffes, beaux bijoux et pourriture, viande corrompue. Elle doit sentir bien fort puisque, à ses côtés, un personnage se tient les narines pour éviter d'inhaler les miasmes. L'exégèse y voit de l'ironie, un esprit satirique à la commedia dell'arte. J'y vois plutôt l'épaisse volonté didactique du peintre et de ses commanditaires, des hommes d'Église : la puanteur du cadavre, c'est l'invitation aux eaux lustrales. Travaillez à votre salut et pour ce faire soyez dès ici-bas *perinde ac cadaver.* La leçon est toujours la même, elle a toujours ses adeptes.

XVI
SAINTS CADAVRES

Si d'aventure, lecteur, tu cherches un mode d'emploi pour reconnaître les saints des pauvres pécheurs, renifle leur cadavre : les saints sentent bon, les autres dégagent des remugles. S'il sent la violette ou le jasmin, la rose ou le réséda, et non pas l'urine et les matières fécales, c'est la chair d'un juste, d'un parfait qui sent bon. Jean et Gervais, par exemple, fleurent presque le bouquet garni : quelque chose qui rappelle des aromates mélangés – armoise et cannelle, poivre et gingembre, cumin et safran, fenouil et piment. De son vivant, quant à elle, Théreze de Lisieux sent la rose. C'est plutôt bon signe. Les chimistes rapportent toutefois que dans l'odeur de rose on trouve, en faible concentration certes, mais on en trouve, du scatol, une fragrance habituelle aux excréments. Les scientifiques ne respectent rien. Décidément, on ne réconciliera jamais foi et raison. Pauvre Thérèse et ses odeurs suspectes.

XVII
UNE SEULE VIANDE

Rembrandt peint ses deux leçons d'anatomie, celle qu'on peut voir à La Haye et l'autre à Amsterdam, comme le quartier de bœuf qui s'expose au Louvre. Sous la peau, la viande à ciel ouvert. Parodiant la thèse matérialiste – après tout Spinoza n'est pas loin –, j'oserais bien un nouveau théorème : il n'existe qu'une seule viande diversement modifiée. Pour copie conforme : La Mettrie. Qu'il veuille bien, ici, m'excuser l'impertinence.

XVIII
LA RELIGION DU POIGNARD

J'ai une passion toute particulière pour Charlotte Corday qui pratique avec tant de détermination ce que Michelet appelle la religion du poignard. Par ailleurs, les Girondins me sont plus sympathiques que les Montagnards, trop mystiques, trop religieux encore et pas assez désabusés. Charlotte conduit son tyrannicide comme une tragédie romaine, et toutes les femmes qui pratiquent cette vertu politique esthétique sont superbes : Cécile Renault contre Robespierre – même si la police révolutionnaire empêcha le passage à l'acte ; Véra Figner contre Alexandre II ; Fanny Kaplan tirant sur Lénine. Donner la mort à ceux qui la distribuent sans vergogne n'est pas sans panache.

XIX
ANATOMIES EXPRESSIONNISTES

Herbert Bœckl peint des cadavres sur les paillasses de dissection. Ils sont verts, crus sous la lumière, fouillés par des médecins démiurges ou démoniaques. Pour raconter ces chairs en furie, je songe à un autre médecin, Gottfried Benn dont les poèmes expressionnistes sont parmi les plus beaux de la langue allemande. Non loin des toiles de Bœckl, des aquarelles d'Adolf Hitler. L'exposition examine la Vienne fin de siècle.

XX
LE CRÂNE DE MON ENFANCE

À l’école primaire, dans mon dos, je savais qu’il existait tout un monde séparé de moi par les vitrines d’une armoire qui montait jusqu’au plafond. La petite salle de classe était coupée en deux : devant moi, l’institutrice, le tableau et la parole savante ; derrière, un monde divers, multiple, fait de serpents dans des bocaux, d’ammonites poussiéreuses, d’insectes fichés par une épingle dans des boîtes protégées par des plaques de verre. Et d’un crâne humain dont les orbites vides paraissaient me regarder sans discontinuer. Jaune sable, mystérieux, échoué là je ne savais comment, l’objet me donnait l’impression de vivre : sourires entendus, crispation des maxillaires, rictus ou rire sarcastique. Plus tard, alors que je visitais l’école avec mon ancienne institutrice, je m’inquiétai de son absence. Elle me répondit qu’on craignait, maintenant, les effets produits sur les enfants. On avait peur de les traumatiser et l’on cachait la mort. Puis elle ouvrit grand les battants de l’armoire et me découvrit le crâne, souriant avec la même désinvolture – avant de m’en faire cadeau. Objet précieux s’il en est. Je l’ai offert, parce que justement il est précieux, à quelqu’un que je sais séduit par la figure de Hamlet.

XXI
L'ONANISTE ET LA DÉFUNTE

À Paris, au 85 rue de Rennes, chaque fois que je passe devant l'immeuble, je me souviens que, selon toute vraisemblance, Georges Bataille se masturba devant le cadavre de sa mère. Elle reposait entre deux cierges et son fils alternait les larmes et les cris, apparaissant dans la nuit, pieds nus, puis défaisant son pyjama avant d'inonder le cadavre maternel. Cinq mois plus tard, Georges Bataille fut père de famille.

XXII
L'ORIENTALISTE ET LE CARDINAL

Divine famille Daniélou ! Elle donne à la spiritualité deux de ses enfants. Le premier, Alain, est orientaliste et a proposé du *Kama sutra* une excellente traduction. Converti à l'hindouisme, amoureux des garçons, il est l'auteur de textes d'une sapience qu'on ignore en Occident. Le second, Jean, le cardinal, pratique plutôt les Pères de l'Église que les manuels érotiques. N'empêche. C'est le cardinal qu'on retrouve raide mort en un bordel, dans la chambre d'une prostituée. Généreuse et pratiquant l'amour du prochain, la femme vénale, dira la version officielle, avait ramassé le dignitaire du Vatican sur le trottoir où une crise cardiaque, et non la libido, l'avait arrêté net. Seul un Bataille aurait cherché l'extase mystique par les voies naturelles, en aucun cas un correspondant du Saint-Siège.

XXIII
LE CORPS DU CHRIST

La description faite par Joris Karl Huysmans du triptyque de Grünewald n'a d'égale que la peinture elle-même – deux chefs-d'œuvre. L'écrivain pratique, c'est son registre, le hurlement mental devant le terroir d'outrages. « Les chairs gonflaient, écrit-il, salpêtrées et blessées, persillées de morsures de puces, mouchetées comme de coups d'aiguilles par les pointes de verges qui, brisées sous la peau, la lardaient encore, çà et là, d'échardes. » La plaie du côté est fluviale, le sang un jus foncé de mûres ; les jambes tordues s'évident : sérosités, petits laits ; les pieds en putréfaction verdissent dans des flots de sang ; la chair bourgeonne ; les ongles sont de corne bleue. Sur le

visage, la bouche est descellée et rit « avec sa mâchoire contractée par des secousses tétaniques, atroces. » Les vêtements de la Vierge sont d'un jaune qui tourne « au vert fiévreux des citrons pas mûrs ». Du maître, Huysmans écrit : « Jamais peintre n'avait brassé de la sorte le charnier divin et si brutalement trempé son pinceau dans les plaques des humeurs et dans les godets sanguinolents des trous. » Saleté, sanie, crachats, charogne, éclampsie, sang, pus et pourriture – le corps du Christ est une charogne.

XXIV
LE COCHON MÉTAPHYSIQUE

Enfant, j'aimais la Dives, la rivière qui passe dans mon village natal. Dans son flux régulier, doux, j'allais changer les courants en fabriquant de petites cascades, des barrages, les pieds dans l'eau. Pour m'y rendre, je devais passer devant l'arrière-boutique du charcutier où, chaque semaine, il fallait tuer un cochon souvent réticent, toujours massacré. Le fils du commerçant, le tueur, était boxeur à ses heures – ce qui est sans relation avec l'abattage, enfin je crois. Il levait la masse au-dessus de la tête de l'animal avec une jubilation évidente. Ses yeux pétillaient comme ceux de Samson, du moins j'imagine. Il assenait le coup avec une violence non contenue. Dans le meilleur des cas, un flot de sang jaillissait du crâne fendu de l'animal. Il hurlait, s'effondrait, gigotait dans une mare pourpre. Au pire, le coup ne suffisait pas et le porc s'enfuyait, traversait la pièce aux odeurs fades dans laquelle pendaient des crochets menaçants, sortait, ivre de douleur, en furie, et se jetait la tête la première dans les fils de fer barbelés qui séparaient le quartier d'un champ planté de pommiers. Là, emmêlé dans le métal qui continuait à le déchirer, il poussait des hurlements avant que le charcutier ne le rejoigne en courant, le tablier maculé de sang, les jurons à la bouche. La masse reprenait du service : deux ou trois coups d'une brutalité absolue finissaient par en avoir raison et le cochon s'affalait, mort. Il manquait un Blaise Pascal dans les parages pour en faire une belle image destinée à montrer la misère de l'homme sans Dieu – ou le bonheur du cochon si les charcutiers n'existaient pas.

XXV
LE DOIGT DE MON PÈRE

Enfant, j'étais fasciné par la main gauche de mon père : large, forte, puissante, telle qu'on aurait pu la voir dans une toile de Picasso ou de Léger. Main de travailleur, d'ouvrier agricole, elle était comme

un instrument qui aurait pu tout briser. Du moins l'imaginais-je alors. Je reçus d'elle deux gifles dans mon existence. Elles me chavirèrent, en me laissant pantois tant elles contredisaient le tempérament de mon père qui obéissait ainsi à un caprice de ma mère ne sachant comment calmer mes ardeurs à désobéir. Mais la main gauche de mon père m'interloquait surtout parce qu'elle n'avait que quatre doigts : l'auriculaire avait disparu, écrasé, pendant la guerre, entre un tombereau et un mur, dans l'aboutissement, heureux malgré tout, de la course d'un cheval emballé contre lequel il ne put rien. Où est aujourd'hui ce morceau de doigt de mon père ? Où sont ces trois os du doigt perdu ?

XXVI
LE SEXE AUTOUR DU COU

La mafia ne fait pas les choses n'importe comment. Elle tue, certes, mais n'ignore pas le métalangage ou la rhétorique de substitution. Qu'on ne prenne pas le mafieux pour un imbécile : en assassinant, il raconte, en trucidant, il narre. Chaque cadavre porte sur lui les signes avec lesquels on comprend pourquoi il est dans cet état, plutôt mort que vif : le mauvais géographe qui chassera sur les terres d'autrui et tentera de faire régner sa loi sur un quartier qui n'est pas le sien sera considéré comme un voleur et, en tant que tel, aura la main coupée et posée sur sa poitrine ; le bon œil, tireur d'élite, fin arquebusier qui aura mis son talent à supprimer un ami des mafieux aura les deux yeux arrachés et enfermés dans une de ses mains ; le libidineux incapable de résister aux charmes d'une épouse délaissée par son mari sous les barreaux aura le sexe coupé, puis accroché en bandoulière autour du cou. Comprenne qui pourra, les efforts pour être clair n'auront pourtant pas été ménagés : le mafieux est un homme d'honneur, il n'aime ni le vol, ni la trahison, ni l'adultère. En revanche, il affectionne tout particulièrement les métaphores corporelles, le démembrement au service de l'éthique.

XXVII
LE CANICHE ET LE TESTAMENT

Étrange façon de faire écho*, post mortem,* à une parole incapable de se dire, le testament est un rappel à l'ordre, une ultime facétie, un dernier caprice. Il comble et fâche, ennuie ou étonne, gêne et oblige. Puis il permet, *in fine,* de savoir ce qu'il en était réellement des sentiments du disparu, de son état d'esprit à l'égard de tel ou tel. Ô les

délices d'un espoir déçu chez l'héritier putatif ! Nuire une dernière fois à ceux dont la sortie est grande, voilà un plaisir fin. Schopenhauer, qui n'a cessé, sa vie durant, de fustiger l'humanité, a fait de son caniche Atma – l'âme du monde, pour les orientalistes – un légataire universelle à la mesure de sa misanthropie.

XXVIII
LE CORPS D'UNE BELLE

Aux premières lueurs du petit matin, celles qui réservent les surprises après les nuits d'inconscience et de sacrifices trop faciles aux pulsions, il faut songer immédiatement au poème de Baudelaire *Une charogne* – psychologie efficace, médecine lourde. La masse putride fut une belle forme, séduisante ; aujourd'hui, elle a le ventre plein d'exhalaisons et dégage une puanteur à faire défaillir : « Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride, / D'où sortaient de noire bataillons / De larves, qui coulaient comme un épais liquide / Le long de ces vivants haillons. / Tout cela descendait, montait comme une vague, / Ou s'élançait en pétillant ; / On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague, / Vivait en se multipliant. » Les formes s'effacent, la pourriture fait grésiller des chairs. Beauté passée n'est plus que songe, et tout alors apparaît vain. De cette nuit dévolue aux étreintes, à cette journée à venir, consacrée au dégoût, sinon aux regrets.

XXIX
LE NEZ DU PRINCE

Pour des pages que j'écrivis sur l'histoire de mon village natal, je lus un jour des archives concernant la fermeture de la Poche de Falaise à Chambois en août 1944.

Les combats de l'armée alliée contre des nazis déterminés bien que désespérés ont fait des centaines de cadavres. Dans un endroit qu'on appelle le couloir de la mort, les charognes d'hommes et de chevaux s'amoncelaient, parfois sur trois épaisseurs. Mon père m'a raconté l'exceptionnelle chaleur de ce mois d'été et la puanteur partout dans le village. Le prince Jean de Luxembourg qui survolait le lieu dut prendre de l'altitude tant les miasmes l'incommodèrent.

XXX
LE CAFÉ DE L'INSTITUT

Sur les berges de la Seine, passant près de l'institut médico-légal, j'imagine les manipulations de viscères derrière les murs de brique. Le café qui se trouve juste en face s'appelle le Bar de l'institut. Je me souviens, dans ma campagne normande, un village dans lequel les Pompes funèbres faisaient face à un bistrot. Dans le café, on pouvait lire sur un écriteau : ici la bière est meilleure qu'en face.

XXXI
ONGLES ET POILS

Platon s'excitait déjà sur la question des ongles et des poils. Ont-ils une existence intelligible ? Sont-ils dans le monde idéal des essences pures ? Des rognures et des perruques jouxtant le Beau en soi, la Justice et le Vrai sous formes idéales ? Si tel était le cas, il faudrait désespérer de la métaphysique. Bien qu'ignorant tout de Platon, le bon peuple s'est soucié de la question. En matérialistes sommaires qu'ils sont, les philodoxes disent de l'ongle ou du cheveu qu'ils possèdent bel et bien leur autonomie, puisqu'ils poussent encore après la mort. Que nenni ! Platoniciens et philodoxes se fourvoient. C'est la peau qui, se déshydratant, se rétrécit, perd de sa souplesse, découvre plus loin la lunule et s'affaisse en direction du follicule.

XXXII
SEMENCE DE MANDRAGORE

L'imaginaire est riche en fausses généalogies séminales, mais c'est pour le plus grand bien des audaces mentales : l'idée circule qu'au pied des gibets, fécondée par la semence des pendus – auquel on prête également une ultime érection au bout de la corde, il faut bien d'ailleurs cette facétie physiologique pour que puisse s'épanouir le phantasme –, la terre donne naissance à la mandragore. Quel amoureux offrirait à sa belle un bouquet de ces fleurs-là ?

XXXIII
LA POMPE FUNÈBRE

Dans le *Requiem* de Jean Gilles, j'aime les premières mesures confiées à la peau de percussions. Solennelles, sèches, rythmées, elles devaient superbement accompagner l'entrée du cercueil avant l'office. Les commanditaires n'aimèrent pas l'œuvre. Le compositeur s'en réserva la jouissance, si l'on peut dire, et l'usufruit. La messe fut

donnée la première fois pour son enterrement.

XXXIV
MOMIE OU CELLINI ?

J'ai visité Moscou la gâteuse quand elle était encore soviétique et croulait sous le culte souvenir de Lénine, ce silène au visage de faune qui n'avait rien d'autre en commun avec Socrate. Le centre de l'URSS était alors la Russie, dont le centre était Moscou, dont le centre était la Place Rouge. Et au milieu de tous ces centres était un mausolée, un caveau. Beau symbole. Au centre de cet épicentre, le corps embaumé du bolchevik. Garde spéciale, pompe en conséquence, quintessence de l'art martial, le cimetière privé était bien gardé. On se pressait de partout pour visiter la carcasse embaumée : le cercueil de verre faisait le but idéal d'un voyage de noces, ou d'une sortie du comité d'entreprise. Le temps m'était compté, j'ai préféré le musée et, plus héroïque, l'absence de déjeuner. Je voulais voir les toiles de Matisse. Mais j'eus le coup de foudre pour un bronze de Benvenuto Cellini. Et mon voyage à Florence, plus tard, ne fut pas étranger à l'alternative. Où m'aurait donc conduit une préférence pour la momie ?

XXXV
CERCUEILS DE GLAISE ET DE GLACE

Au Danemark, on a trouvé dans les glaises d'un marécage un homme en bon état de conservation dont le cadavre a traversé quelque dix siècles sans corruption. Une autopsie a révélé qu'il avait ingéré breuvages et nourritures hallucinogènes, avant d'être conduit en bateau au lieu où il a été retrouvé, dans le dessein d'être sacrifié. Compagnon d'infortune : l'autre cadavre découvert il y a peu dans les glaciers alpins. Boue glauque et glace translucide font de beaux cercueils, efficaces. Oublions le chêne tout juste bon à donner des glands.

XXXVI
CULTURE DE RELIQUES

J'étais enfant de chœur lorsque l'évêque vint, dans ses déguisements les plus choisis, disons dans ses atours les plus seyants, pour consacrer le nouvel autel. J'appris alors que ces surfaces destinées à la Cène ont toutes en leur épaisseur une relique scellée.

Chaque autel est donc un sarcophage, un cimetière, un ossuaire. Partout où il le peut, le christianisme vénère la mort, l'entretient, la chérit. Autant qu'il hait la vie.

XXXVII
LES DEUX VIOLONCELLES

À la maison Schubert, le dimanche, lors des séances de musique de chambre, c'est le père qui tenait la partie de violoncelle. Afin que Franz ose composer pour cet instrument, il faudra la conjonction de plusieurs facteurs : la mort de son père ; puis celle de Beethoven qu'il admirait et craignait au point de ne pouvoir se lancer à écrire pour un registre dans lequel le solitaire d'Heiligenstadt excellait ; enfin vraisemblablement l'imminence de sa propre mort qui surviendra quelques mois après le point final du quintette D. 956 – pour deux violoncelles.

XXXVIII
LE PHILOSOPHE CRIMINEL

L'œuvre entière de Sade est une variation sur le thème de la souffrance et plus particulièrement du crime : mille et une façons de mettre à mort en raffinant les plaisirs et les supplices – et le marquis ne fit pas de mal à une mouche, quelques fustigations sur des filles de joie, sinon rien ; Georges Bataille fantasma toute son existence sur le sacrifice humain, la communauté fondée dans le sang d'une mise à mort – puis il recula lorsque Colette Peignot s'offrit pour l'holocauste, se contentant d'un singe, si l'on en croit la rumeur ; Artaud et Genet se suffirent de transgressions acceptables – au point que le dernier obtint la médaille des Arts et Lettres ; mais c'est Louis Althusser qui étonna et prit tout le monde de court en étranglant Hélène, sa femme, sans jamais avoir crié gare dans aucune de ses œuvres – puisqu'il se contentait de ressasser que l'Histoire n'était qu'un procès sans sujet. Lui qui devint, après ce geste assassin, un sujet sans procès.

XXXIX
LE MEURTRE PAR PROCURATION

Les intellectuels sont fascinés par les criminels, mais de loin, comme un objet d'étude, d'analyse, ou comme un vivier pourvoyeur de gestes esthétiques. Lacenaire intéresse ; Pierre Rivière fascine

Foucault ; Marie Besnard retient ; Violette Nozière mobilise les surréalistes ; Héliogabale est un ange déchu, rebelle parent de Lucifer le porteur de lumière qui a préféré désobéir, la figure ultime de la liberté.

XL
L'INDUSTRIE NAZIE DE LA MORT

La solution finale existe comme un faisceau de convergences où se rencontrent l'idéologie antisémite portée à son paroxysme et les procédés capitalistes dans leur superbe, efficaces et cyniques : des usines sont conçues, pensées, produites, construites pour fabriquer de la mort. Le plus de morts possible dans les délais les plus courts en la cadence la plus gravissante qui soit. À une extrémité de la chaîne, des individus ; à l'autre, des matériaux. D'un côté, des êtres dépersonnalisés, désindividualisés, marqués, tatoués, n'ayant plus pour identité qu'un matricule, la nudité ; de l'autre, des cheveux pour fabriquer des tissus destinés aux soldats du front, de la graisse pour confectionner des savons, de l'or arraché aux bouches pour récupérer le métal dans les athanors inversés. Division du travail, chaînes, productivités, cadences, réinvestissements, gestion des énergies, adaptation des technologies à toujours plus de rentabilité. Et le tout visant la mort, des morts, encore de la mort, des millions de morts. A ajouter à ceux des occupations, des guerres de front, des persécutions sauvages. De la mort encore, de la mort toujours. Dira-t-on un jour tout ce que le nazisme doit dans sa folie au goût pour Thanatos et le capitalisme épousés, noces barbares, tératologie sans nom ?

XLI
LE MASQUE MORTUAIRE

À Sils-Maria où j'étais venu, une fois de plus, pour piéger l'ombre de Nietzsche, je suis resté hors du temps devant le masque mortuaire du philosophe. Long, fin, montrant l'étrange quiétude qui surgit après des années de nomadisme géographique aussi bien qu'intellectuel, il absorbait la durée et se nourrissait d'expectative. J'en lis une photo. La lumière s'empara de la chambre noire, comme pour un inceste mythologique afin de rendre sur le tirage papier un orangé rappelant les flammes qui consumaient le père de Zarathoustra qui eut, en ces lieux, la révélation de l'Éternel retour.

XLII
LE PHILOSOPHE ÉCRASÉ

Althusser le reçut plusieurs fois dans l'enceinte psychiatrique où on l'avait confiné après son geste homicide ; il n'eut jamais l'impression d'avoir affaire à un homme ravagé, détruit et en déséquilibre ; il ne sut pas plus qu'il avait déjà fait une tentative de suicide en se jetant sous un camion qui n'eut toutefois pas raison de sa carcasse. Nicos Poulantzas réussit malgré tout en sautant du haut de la tour Montparnasse.

XLIII
LES RESTES DU TSAR

À Leningrad, où elle endoctrinait le touriste, l'interprète racontait à qui voulait bien l'entendre qu'on n'avait jamais su où étaient passés les restes du dernier des tsars et de sa famille. J'entrepris de l'affranchir en lui rapportant ce qu'en France même les manuels scolaires enseignent. Elle eut le regard du bon tchékiste, celui qui avise une dernière fois sa victime avant de lui loger une balle dans la nuque – ce que j'allais dire n'était que fariboles, propagande et mensonges d'Occidentaux. Ignorait-elle que internée, déportée, transférée, la famille impériale finit par être exécutée dans son intégralité ? Nicolas, sa femme et ses cinq enfants, sans oublier les serviteurs – le bolchevisme avant la solidarité prolétarienne, tout est là – ont été abattus à coups de fusil. Transportés dans des couvertures, les corps ont été cachés dans le puits d'une mine avant que des

tchékistes ne s'acharnent à la hache sur des cadavres qui furent arrosés d'essence, brûlés. Les cendres furent dispersées sur des étendues marécageuses pour qu'on n'eut pas la fâcheuse idée de faire un lieu de culte et de pèlerinage d'une sculpture décente. Ignorait-elle également, cette femme à l'étoffe de commissaire du peuple, que la mémoire est la sépulture la plus sûre et que de pareilles forteresses ne s'abattent jamais, à moins d'un holocauste réussi, d'une apocalypse ?

XLIV
MARS EN HELVÉTIE

Sachant le cancer qui le ronge, Fritz Zorn n'écrira qu'un seul livre, *Mars,* pour cracher sa haine de l'hygiène suisse, de la famille suisse, des bons sentiments suisses, de la culpabilité suisse, de la morale suisse. Puis il mourra, Suisse.

XLV
LA SCENE OPÉRATIQUE

On meurt beaucoup sur les scènes d'opéra. Et j'aime assez la façon héroïque qu'ont les uns et les autres d'aller au-devant de leur destin dans les vocalises les plus théâtrales. Salomé effectue sa danse du ventre, excite roi et soldats, obtient la tête de saint Jean-Baptiste pour lui prendre le baiser qu'il venait de lui refuser – avant de périr écrasée sous le bouclier de la soldatesque ; Tosca est fidèle, rebelle, hystérique et grandiose – puis, elle se précipite du haut du château Saint Ange à Rome pour rejoindre dans la mort le Mario de son cœur ; Brunehilde, après maintes péripéties teutonnes et embûches germaniques, se jette dans un brasier, emportant avec elle les dernières mesures de l'Anneau du Nibelung ; Don Juan finit aux enfers après la vie dissolue qu'on sait – mais non sans avoir refusé la rémission, préférant mourir en libertin que vivre en saint ; Carmen goûte l'acier du poignard, etc. J'ai soudain envie de rencontrer Lulu pour voir si elle ressemble bien à qui je pense…

XLVI
LE CIMETIÈRE DANOIS

Pour fleurir la tombe de Kierkegaard, j'avais cette année-là pris la direction de Copenhague. Le ciel était bien gris, couleur de plomb, les toits verts et le rythme, d'une lenteur étonnante, générait sinon la

mélancolie, du moins un léger soupçon de tristesse. J'eus toutes les peines du monde à trouver la sépulture, mon mauvais anglais se mélangeant à ce que les autochtones prenaient certainement pour des efforts dans leur langue puisque Kierkegaard signifie chez eux quelque chose comme : le jardin de l'église – ou plutôt, le cimetière… Quiproquos. Je fus pourtant renseigné. Le lieu était calme, d'un vert généreux, apaisant, qui transformait le carré de tombes en jardin pour flâner, méditer, se reposer. Sur la dalle où apparaissait le nom du philosophe, derrière un enclos austère en fer forgé, se trouvait déjà un bouquet de roses.

XLVII
MOURIR SEUL

Il me plaît qu'au moment de trépasser, mettant en scène sa propre disparition, Socrate ait tenu à renvoyer Xanthippe, sa femme, à la maison. Il m'est moins agréable de constater combien le geste visait l'accentuation de la théâtralisation : Socrate voulait mourir sous le regard de quelques personnes choisies, devant témoins – en star. Or il faut mourir seul, comme on a vécu, joui, souffert, aimé, vieilli, pensé ; seul, désespérément seul. Ceux qui gâchent ce moment-là mériteraient malédiction perpétuelle.

XLVIII
L'HOMME DÉCAPITÉ

Les moines Prémontrés de l'abbaye de Juaye-Mondaye, près de Caen, me plaisent par leur habit blanc et surtout leur façon de se réclamer autant de Rabelais que de saint Norbert. C'est dans leur salle de réfectoire que je vis une immense toile de Vladimir Velickovic représentant sur plusieurs mètres, horizontalement, le corps d'un homme décapité reposant sur une civière. Je fus quelques instants, le temps d'entrer dans la toile, puis d'en sortir, cet homme à la gorge tranchée. Les minutes qui suivirent, je ne parvins pas à dénouer la boule que j'avais au fond de la gorge, ni à sentir mes muscles retrouver leur ductilité après tétanies.

XLIX
LE CRÂNE DE MA MÈRE

Ma mère eut un grave accident de la route dans lequel le chauffeur

trouva la mort et l'autre passagère, la folie. Elle fut blessée, sinon dans sa chair, déchirée, du moins dans son âme – peut-être même sa gaieté est-elle morte là. Rentrant dans la chambre de l'hôpital, je vis son visage tuméfié, couvert de croûtes brunes, le menton recousu, les yeux noyés de larmes bien qu'injectés de sang. Elle me regarda. Son bras était déchiqueté, en attente d'une greffe ; son bassin cassé ; sa bouche édentée. Un médecin entra, ouvrit une grande enveloppe et sortit une radiographie qui claqua dans l'air au rythme des mouvements de son poignet. La levant au-dessus de sa tête, dans la direction de la lumière, il découvrit à mon regard le crâne de ma mère – que je n'avais jamais imaginé qu'enfoui sous la terre, bien après sa mort.

L
LA LONGUEUR DU MILLÉNAIRE

Aller mentalement au-devant de son trépas est une façon de conjurer la mort. Durant ses nuits d'insomnie, Hitler dessinait des projets architecturaux dantesques : arcs de triomphe gigantesques, avenues démesurées, bâtiments officiels écrasants, le tout dans le dessein de montrer la toute-puissance de l'État sur les individualités. Pour donner vie à ces monstres esthétiques, Hitler imaginait d'abord ce qu'ils produiraient comme effets mille ans plus tard, en ruines. Le millénaire fut heureusement bref et la pierre eut plus à souffrir des bombardements que de l'usure douce des morts qui viennent à leur heure.

LI
LE TOAST AU MORT

À l'enterrement de Beethoven, Schubert tenait l'un des cordons du poêle. Après la cérémonie, avec des amis, il se retrouva autour d'une bouteille de Tokay et proposa un toast pour le prochain client du fossoyeur. Ce fut lui.

LII
LE TROU DANS L'ÂME

À la faveur de sa mort, je découvre qu'on pourrait définir celle-ci comme une absence sans cesse présente, des trous dans l'âme.

LIII
LISTES FUNÈBRES

Le père de Pascal – qui traduit si bien Shiga – me parlait joyeusement des livres, de la cuisine et du vin ; la mère de Patrick – mon ami, qui me donne toute sa patience – avait des traits que je retrouve aujourd'hui sur son visage ; le fils de Jeanne et de Daniel – qui m'ont fait connaître le Jasnière – était beau sur les photos que j'ai vues de lui ; le grand-père de Roland – mon filleul que j'aime –, qui est aussi le père de Jacky – dont la fidélité et la droiture sont redoutables – avait dans ses gestes et ses mots la rusticité et la force un peu fatiguée que je vois maintenant chez mon père ; les parents de Marie-Noëlle – qui jamais ne juge, toujours écoute, sans cesse comprend – ont bien été ces héros bohèmes, résistants de la première heure que des voix aimées m'ont racontés ; les parents de Christian – dont l'humeur est constante, la délicatesse précieuse – avaient bien cette simplicité qui sied aux personnes authentiques ; la grand-mère de Céline – qui est la prévenance de son père et la ténacité de sa mère – avait bien cette voix douce et ces gestes généreux dont je me souviens ; le père d'Yves – mon premier éditeur, mon vieux complice et bougon préféré – est beau sur la photo posée sur les étagères de sa bibliothèque ; les amis de mon père, Francis, ouvrier agricole, comme lui, Jojo, garagiste anarchiste, père de famille à la soixantaine, fameux écluseur d'apéritifs, savaient bien lui donner de l'affection et lui témoigner leur sympathie. Et puis hier, Jeannette, la mère de Marie-Claude, ma compagne, qui me laisse un trou au cœur, comme les mères qu'on élit parce qu'elles ont donné leur affection sans compter et sans attendre de retour. Latzo, enfin, le compagnon de Jacques, mon ami peintre, qui faisait de superbes tartes aux prunes et dont le visage était si beau. Tous morts.

LIV
AU BOUT DE L'ESCALIER

J'aime les *lieder* de Schubert, de Schumann et de Beethoven interprétés par Fritz Wunderlich que Salzbourg venait de consacrer. Dans le pavillon de chasse d'amis qui l'accueillaient, il s'était enquis d'un téléphone, avait gravi un escalier en construction pour donner son appel – c'est en chutant de la maçonnerie en construction qu'il trouva la mort.

LV
NATURE MORTE

Traduite en flamand, l’expression nature morte donne « nature tranquille ».

LVI
MAUSOLÉES DE CENDRES

Drôle de spectacle raconté par Pline : les cendres du Vésuve saisissent la vie en instantanés, le chien dans sa niche, les hommes au bordel, les enfants à l’école, les passants dans la rue – et les morts au cimetière, cendres fécondées par de nouvelles cendres.

LVII
SOLIPSISMES

Deux fois, et à deux moments différents, j’ai cru, à cause de malentendus, avoir perdu ma mère, puis mon père. Dans le premier cas, j’avais une douzaine d’années, dans le second, vingt-cinq ans. Le temps de m’enquérir des conditions, d’apprendre l’équivoque et ma première découverte fut que, au milieu de ces apocalypses d’une trentaine de minutes à chaque fois, le temps avait continué de couler, insolemment et que la vie des autres n’avait en rien été affectée.

LVIII
LA NOTULE COMME TOMBEAU

La première mention de mon nom dans une revue philosophique, je la dois à mon vieux maître de philosophie antique, le professeur Lucien Jerphagnon. Il avait écrit un article sur les suicides par peur de la mort dans la Rome antique. Je lui avais donné deux ou trois références, il avait eu l’extrême élégance de me remercier dans une note. Depuis, il lit tous mes manuscrits avant même l’éditeur, avec l’œil d’un père et la plume d’un expert. Le suicide nous a réunis jusqu’à la mort.

LIX
VANITÉS BAROQUES

Paschal de l'Estocart est un musicien qui m'a plu dès le titre de l'une de ses œuvres, avant même que j'aie pu entendre deux ou trois mesures. Il s'agissait des *Octonaires de la vanité du monde* dans lesquels on peut entendre ceci : « Quel monstre vois-je là, qui tant de têtes porte, tant d'oreilles, tant d'yeux, de différentes sortes : dont l'habit par-devant est semé de verdure, et par-derrière n'a qu'une noirceur obscure, dont les pieds vont glissant sur une boule ronde, roulant avec le temps, qui l'emporte en courant, et la mort court après, ses flèches lui tirant ? Je le vois, je l'ai vu. Qu'était-ce donc ? Le monde. » Dommage que tant de lucidité soit gâchée par l'apologétique chrétienne qui clôt l'œuvre. La mort chez les baroques aurait été sublime si elle avait servi à autre chose qu'à convaincre de la nécessité d'une vie pieuse en attendant le trépas. Puisque la mort est la seule certitude que nous ayons, c'est de jouissance qu'il faut remplir le monde.

LX
SIDA

Un grand silence sépare le premier tome de son histoire de la sexualité des deux derniers volumes qu'il a écrits : Michel Foucault, entre les deux, avait contracté le sida dont il mourra.

LXI
PROVERBE YIDDISH

« L’ange de la mort tue et s’en va sanctifié. »

LXII
LE CHAMP DE MON PÈRE

Dans le petit champ qu’il avait, à chaque saison, mon père m’emmenait avec lui pour planter des pommes de terre. Les alouettes chantaient haut dans le ciel, j’étais bavard, lui posais une foule de questions. Il était taciturne, soufflait parfois pour me montrer combien mes mots l’étourdissaient. C’est là, dans le silence troué par le chant des oiseaux, le vent, les heures sonnées à l’église qui montaient jusqu’à la plaine naissante qu’il me raconta *La Laboureur et ses enfants.* Puis *La mort et le bûcheron.*

LXIII
LE DENTIER DU MISANTHROPE

Dans l’une de ses nouvelles, Maupassant met en scène le cadavre de Schopenhauer dans sa chambre mortuaire : le travail de la mort sur le corps du philosophe produitˆ on ne sait comment, l’éjection du dentier de sa bouche. Ultime crachat du misanthrope sur l’humanité qu’il honnissait.

LXIV
CONVERSIONS PAR THANATOS

Les femmes conduisent bien plus fermement à la conversion que n’importe quel sermon de Bossuet, ou n’importe quelle apologétique s’appuyant sur la seule rhétorique. Mais à une seule condition : elles doivent, au minimum, avoir un pied dans la tombe. Au pire, les deux. Ainsi, Raymond Lulle, philosophe catalan, poursuivit longtemps de ses assiduités une femme qui se résolut, un beau jour, à lui accorder ses faveurs. Elle défit son corsage, avec délicatesse, puis découvrit un cancer qui lui rongeait le sein : Lulle prit ses jambes à son cou, s’enfuit, quitta la cour du roi de Majorque où l’affaire eut lieu et se

retira pour faire pénitence. Une autre fois, il s'agit de Rancé dont la vie était plutôt dissolue. Un soir qu'il rendit visite à sa belle, Mme de Montbazon, il découvrit un indescriptible capharnaüm dans sa chambre. Son pied heurta quelque chose de lourd : c'était la tête de la duchesse morte subitement. Les employés du service funèbre n'ayant pas réussi à faire entrer le corps dans le cercueil avaient résolu de séparer la tête du tronc. Le libertin entra à la Trappe où il finit en austère réformateur de la règle.

LXV
L'AUTOMATE ET L'ENFANT

Le plus grand chagrin de Descartes fut la perte de Francine, sa petite fille de cinq ans. Des visiteurs rapportent que le philosophe, à une époque, fabriquait des automates qui obéissaient à toutes sortes de commandes : marche, saut, salut, pirouettes et cabrioles. L'un d'entre eux était placé sous une petite cloche, sur un coussin. Il était prénommé Francine.

LXVI
ANATOMIE D'UN COMPOSITEUR

Les parents de Berlioz le destinaient à la médecine, ce qui ne convenait pas au tempérament d'Hector. Poursuivant tout de même des études pour devenir carabin, il fit un jour une dissection, un de ses amis ayant acheté un cadavre. Il raconte dans ses mémoires la vision d'apocalypse qu'il eut dans l'amphithéâtre de l'hospice de la Pitié : « l'aspect de cet horrible charnier humain, ces membres épars, ces têtes grimaçantes, ces crânes entrouverts, le sanglant cloaque dans lequel nous marchions, l'odeur révoltante qui s'en exhalait, les essaims de moineaux se disputant des lambeaux de poumons, les rats grignotant dans leur coin des vertèbres saignantes, me remplirent d'un tel effroi que, sautant par la fenêtre de l'amphithéâtre, je pris la fuite à toutes jambes et courus haletant jusque chez moi, comme si la mort et son affreux cortège eussent été à mes trousses. » Suivirent vingt-quatre heures de choc et d'émotion. L'ami voulut rentabiliser la charogne et invita de nouveau Berlioz, qui vint. Mais pour découvrir qu'il pouvait passer outre l'effroi : « Je demeurai parfaitement calme, je n'éprouvai absolument rien qu'un froid dégoût, j'étais déjà familiarisé avec ce spectacle comme un vieux carabin ; c'était fini. Je m'amusai même, en arrivant, à fouiller la poitrine entrouverte d'un pauvre mort, pour donner leur pitance de poumons aux hôtes ailés de ce charmant

séjour. “À la bonne heure ! me dit Robert en riant, tu t’humanises !” *Aux petits oiseaux tu donnes la pâture. Et ma bonté s’étend sur toute la nature,* répliquai-je en jetant une omoplate à un gros rat qui me regardait d’un air affamé. » Et Berlioz reprit les cours. Peu de temps. Il écouta Salieri à l’Opéra, puis étudia Gluck à la bibliothèque du conservatoire. C’en fut fini de l’ostéologie, Hector se convertit – à la musique.

LXVII
LA MONNAIE DE MA PIÈCE

Je suis né le 1er janvier 1959, avec le nouveau franc. A quelle date mourrai-je ? Et contemporain de quelle nouvelle trouvaille monétaire ?

LXVIII
LE CERCUEIL AUX LIVRES

Une vieille femme singulière du village de mon enfance m’avait toujours été présentée comme une folle, un peu dangereuse, sinon maniaque et imprévisible. Elle habitait une grande maison, toute seule. La bâtisse, en sa façade, portait une jolie frise d’émaux colorés – elle avait aussi servi de quartier général pour la Gestapo pendant la dernière guerre. Pour montrer combien cette grand-mère était détraquée, on racontait qu’à la mort de son mari, elle avait placé dans le cercueil quelques livres pour adoucir les suites de son trépas. Pour cette même raison, elle m’est aujourd’hui sympathique et son geste d’amour m’émeut.

LXIX
LA CULASSE D’UN FUSIL

Toutes mes insomnies, et elles sont nombreuses, s’ouvrent sur une image, récurrente, obsédante et saugrenue : je vois le geste d’une main qui réarme la culasse d’un fusil, et j’entends le bruit, le claquement sec qui accompagne le mouvement. Pour tuer quoi ? Vraisemblablement ce qui creuse le fossé entre le sommeil et moi – fantômes, souvenirs, tristesses et mélancolies.

LXX

DÉTRUIRE LES IRAKIENS

Détruire, dit-il, il faut détruire Saddam Hussein, donc l'Irak, les Irakiens, des enfants et des sites archéologiques, des paysages fantastiques, des individus innocents, des personnes condamnées à mort. Souvent, je songe aux morts de cette guerre : dix ou vingt mille. Puis au cynisme de ceux qui nous gouvernent, à leur impudence. Pire, à ceux qui, parmi les intellectuels, ont porté les bagages du Pentagone. Je me rappelle l'un d'entre eux, l'un de ceux qui comptent, l'un des dix ou vingt qui font l'air du temps, me vantant les mérites de la bombe atomique sur Bagdad. Je me souviendrai longtemps de la haine que portait son regard. Il y eut des dizaines de milliers de cadavres, et pas un mot de repentir. Les copulations du Prince et de l'intellectuel sont toujours tératologiques.

LXXI
LES LARMES DE STALINE

Derrière le convoi mortuaire qui emportait sa fille au cimetière, Joseph Staline, en sanglots, ne parvenait pas à retenir ses larmes.

LXXII
MON LECTEUR

Il m'avait envoyé une belle lettre qui n'appelait pas de réponse : pas d'adresse sur son mot, ni au dos de l'enveloppe. Ni le doublet comme parfois certains qui tiennent, acharnés, à leur épître. Il aimait mes livres et le disait tout simplement. C'est à lui que j'ai voulu répondre, absolument. Sa signature était lisible : deux lettres en initiale et le patronyme d'un écrivain célèbre. Le cachet de la poste m'aida : je sus dans quel village, à quelle heure et dans quel département il avait glissé sa lettre dans la boîte. Il reçut mon courrier. Depuis, nous échangeons nos douleurs, nos tristesses, nos peines et nos malheurs. J'ai pleuré en lisant la lettre dans laquelle il me raconte le stupide accident, la mort de sa jeune fille et, depuis, son dégoût de vivre, son absence d'envie de continuer. Parfois, il m'envoie une caisse de vin ; en retour je n'ai que mes pauvres mots. Ses lettres sont des fragments de journal intime, datés, jour et heure, ou des citations extraites de livres lus, relus et aimés, ou les deux. Jean-Claude Camus – frère en condouloir.

LXXIII
LE PATRONYME ÉCORCHÉ

Dans un cimetière de campagne délaissé par les vivants – ceux qui font dire à Baudelaire que les morts ont de grandes douleurs – mon père m'avait conduit. Sur la tombe d'un vieil oncle, il devait fixer une plaque de fonte au son mat avec son nom, ses dates. L'ancêtre arborait une superbe moustache blanche, il avait tout particulièrement aimé les femmes et l'eau-de-vie, dont il buvait, octogénaire, un litre par jour. Mon père sortit l'objet d'un papier journal. Le défunt s'appelait Henri Chorin, le marbrier avait fait fondre Henri Chopin. Je ne compris pas que mon père fût fâché. Aujourd'hui, je trouverais la chose amusante.

LXXIV
LE CIMETIERE DE MON VILLAGE

Athée convaincu, matérialiste rédhibitoire et désillusionné congénital, il m'importe peu que mon cadavre soit enterré ici, là, ou ailleurs. Pourquoi donc m'est-il venu à l'esprit que dans le cimetière de mon village natal, non loin du donjon, entre les prés où, enfant, je m'amusais et les blés où, adolescent, je batifolais, la terre serait bonne pour accueillir la pourriture de mon corps ?

LXXV
LES LIMBES

Faut-il que les théologiens et Pères de l'Église catholique soient pervers pour avoir inventé les limbes, un endroit tout particulier, en lisière, hors paradis, hors purgatoire, hors enfer, pour y laisser croupir, en souffrance, les âmes des enfants morts sans le baptême…

LXXVI
MORTALITE DE CÉLIBATAIRE

À l'heure actuelle, le record de longévité est détenu par Florence Knapp, née le 16 octobre 1873, morte cent quatorze ans plus tard, en janvier 1988. Elle était célibataire, ce qui donne raison à Kant pour lequel le mariage compromet sérieusement les chances de faire de vieux os.

LXXVII
VEILLES DE DUEL

Évariste Galois mourut en duel, âgé de vingt ans, pour une gourgandine n'en valant pas la peine. La nuit qui précéda le combat, donc la mort, il mit au point son testament mathématique : la proximité du trépas lui donna des ailes, le texte lui valut sa réputation internationale.

LXXVIII
FLEURS DE CIMETIERE

Le bouquet idéal pour une tombe : hélénie, immortelle jaune et scabieuse, c'est-à-dire pleurs, souvenirs et deuil. Car dans leur absolu silence, les fleurs parlent.

LXXIX
LES MORTS VOLONTAIRES

Entre bordeaux et champagne, un soir, Jude Stéfan me confia qu'il écrivait un petit texte sur les suicidés, un catalogue comme il sait si bien les faire sur les morts volontaires. Il accompagna sa phrase d'un joli geste et d'un rire approprié.

LXXX
DU CANNIBALISME POLITIQUE

Le bon peuple aime les spectacles sanglants et la vengeance facile. Rarement courageux, il excelle dans les facilités politiques. Et ses gestes sont simples, faciles à comprendre. Ainsi, en 1792, il massacra la princesse de Lamballe, embrocha sa tête sur une pique et la promena sous les fenêtres de Marie-Antoinette. Puis le corps fut déchiqueté et en partie mangé par la foule. À Caen, la même fête alimentaire eut lieu avec la carcasse du vicomte de Belzunce : éviscéré, mis en charpie, son cœur fut arraché et transformé en ballon. Une oreille fut portée à l'apothicaire qui la plongea dans un bocal d'alcool. Le citoyen Hébert fit cuire une tranche de vicomte sur un grill, et la Sosson, qui eut l'honneur et l'avantage d'accoucher de l'un des futurs maires de Caen, surveilla la cuisson, non sans ajouter au barbecue le palpitant qu'elle avait récupéré.

LXXXI
LES ZOMBIS

Les Haïtiens plongent certains individus en état de mort apparente en leur administrant de la térodotoxine, un poison obtenu à partir des pustules de gros crapauds. Enterrés, puis exhumés, les zombis, au métabolisme transformé sont maintenus dans un état de dépersonnalisation à l'aide de décoction de daturas. Avec un bon pharmacien, chacun sait maintenant comment procéder pour connaître les béatitudes du zombi.

LXXXII
EAU-DE-VIE

En pays d'Auge, un homme a plongé le corps de sa femme dans un cercueil plombé rempli d'eau-de-vie. Était-il abusé par la charge de promesse continue dans le nom du liquide ? Je songe parfois à la vieille confite en voyant des fruits nageant dans des bocaux d'alcool.

LXXXIII
ASSURANCE-VIE

Des peuples ont pratiqué l'holocauste comme dépense susceptible d'accompagner le défunt dans son voyage : avec le mort, on sacrifiait femmes, esclaves, chevaux, richesse. N'était-ce pas la généalogie de l'assurance-vie ?

La certitude que toute mort d'époux devenait tragédie pour l'épousée et les domestiques dont l'intérêt était donc, sinon l'immortalité du maître, du moins sa survie, sa longue et heureuse vie, voilà, de la dissuasion à l'état pur.

LXXXIV
MACHINES À TUER

Étrange Léonard de Vinci, un peu dandy, avec ses manteaux roses, sa barbe et ses cheveux soignés, qui faisait, comme un forcené, des projets pour mettre au point ou fabriquer des armes de guerre, des machines à tuer : la falarique qui propulse un javelot barbelé ; la

romphée, un mixte de glaive et de pique ; le scorpion, propulseur de tous les projectiles possibles et imaginables ; le murex, des faux et pointes de fer qui volent dans l'air. Quand il ne concevait pas les objets, il pensait les projets : noyer en masse des Turcs en atteignant la carène de leurs bateaux. J'imagine aujourd'hui, un poète de talent, musicien de qualité, peintre de génie, architecte singulier, anatomiste découvreur, astronome brillant, perfectionnant la bombe à raréfaction d'oxygène qui a tué tant et si vite en Irak.

LXXXV
DU CORBILLARD À L'ÉCOLE

Derrière les barrières de la cour de l'école primaire, j'ai vu passer, enfant, un corbillard suivi d'un cortège de personnes éplorées, indifférentes ou adoptant la mine de circonstance. Les cheveux et les roues cerclées de fer de la voiture hippomobile écrasaient le gravier de la route. Le conducteur était sérieux, bien qu'on sentît dans son affection le sens du travail bien fait ; il n'y croyait guère, mais le tout faisait illusion. J'avais sept ou huit ans, mon destin passait et je repartis apprendre mes tables de multiplication, car la cloche venait de retentir.

LXXXVI
DESTIN DE FŒTUS

Où est allé le fœtus de cet enfant mort, avorté, parce que conçu dans la ferveur d'innocences et de naïvetés confondues, d'inconscient et de parts maudites mélangés ?

LXXXVII
SIGNES POST MORTEM

Douloureuses expériences : entendre sur son répondeur téléphonique la voix d'une personne qui vient de mourir ; recevoir d'elle une lettre ; ou recevoir pour elle une lettre.

LXXXVIII
LE TOMBEAU DES AMANTS

Héloïse avait fait savoir qu'après son trépas elle voulait que son corps fût enterré dans le caveau où reposait déjà Abélard. Bien que châtré, on dit que le philosophe accueillit le corps de sa belle en ouvrant grand les bras, s'accordant de la sorte une pause dans la mort.

LXXXIX
RETOUR D'HOSPITALISATION

Après un mois d'hospitalisation pour un infarctus qui faillit bien m'emporter, je revins à mon domicile. J'y découvris les lieux, les objets familiers, le bureau et le désordre en l'état. Puis je vis que j'aurais laissé les choses telles si d'aventure j'avais poussé la plaisanterie plus loin et que je fusse mort ce 30 novembre. Nous étions à deux jours du réveillon de Noël. Ces fêtes qui, depuis toujours m'ont pesé, me sont apparues cette année-là comme un sursis, une erreur. Depuis, je ne suis pas parvenu à me défaire de cette idée. Tant mieux.

XC
CALCULS

Combien se réjouiront de ma mort ? Combien d'étonnés, de surpris ? Combien attristés, vraiment attristés ? Et combien de temps pour cette tristesse ?

XCI
L'ÎLE DES MORTS

À Venise, dans l'île des morts, Isola San Michele, j'ai aimé la sobriété de la tombe de Stravinski, sa blancheur, les odeurs de la lagune et celle des résineux – dont les fruits, tombés, jonchaient le sol. Au loin, léger, le bruit des bateaux qui passaient. Ici, le silence, après la furie païenne du *Sacre du printemps*.

XCII
MES YEUX

Un proverbe dit que c'est par la tête que le poisson commence à pourrir ; chez l'homme aussi. Et la mort aura mes yeux…

XCIII
LA MORT EN MOI

Avant même de naître, tout un chacun est déjà bien assez vieux pour mourir : il suffit d'un fœtus. Et commence la lente désagrégation. Je sens et sais la mort en moi ; mon squelette attendant d'apparaître dans sa superbe ; mes artères qui se durcissent tout doucement ; la graisse qui s'accumule puis étouffe mes cellules ; la peau qui se détend, se fatigue et se ride ; les dents qui s'abîment et qu'il faut soigner ; une partie de mon cœur déjà morte et portée en moi ; la fatigue plus vite là. Le trépas fait des progrès. Bon signe.

XCIV
LE VÊTEMENT DU NÉCROMANT

Sculpteur et nécromant, Silvio Cosini, un contemporain de Parmesan, était aussi sacristain. Il faut bien vivre. Une nuit d'inspiration, il déterra le cadavre d'un pendu fraîchement inhumé pour en faire l'étude anatomique. Puis il le décortiqua, tanna la peau, en fit un pourpoint qu'il croyait doté des plus grandes vertus. Dans les rues de Pise, il arborait le vêtement sur sa chemise. Il raconta la chose à un curé en confession – c'est lui qui l'invita à replacer le pourpoint de peau dans une tombe. Ce que fit Silvio. Les prêtres n'ont pas d'humour.

XCV
LE SPERME DU MORT

En décapitant le mâle qui la chevauche, la mante religieuse n'obéit à aucune pulsion sadique, mais simplement à la nécessité biologique : car le cerveau du mâle est porteur de substances qui inhibent l'éjaculation. En supprimant l'inhibition, on rend féconde la copulation, mais on interdit au décapité d'être à nouveau utile et performant. Drôles de mœurs. D'autres insectes sont autant infortunés car, la femelle ne disposant pas d'organes sexuels, le mâle la féconde tout bonnement en perforant l'abdomen. Faut-il y voir des leçons ?

XCVI
LE CERVEAU D'UNE BELLE

Eric, mon ami cardiologue, m’explique qu’il a laissé de côté la neuro-chirurgie, pour lui préférer sa spécialité d’aujourd’hui, le jour où il lui a fallu disséquer le cerveau d’une belle femme qui avait été sa patiente et venait de décéder.

XCVII
ANDREA DES PENDUS

Andréa del Castagno est surtout connu pour avoir peint l’énergie à l’œuvre dans le corps entendu comme une machine, dès le Quattrocento. Il aimait la beauté virile, les visages féroces et graves, le détail des muscles, des tendons, des nerfs et des lignes de tension, de traction dans les corps. Dommage qu’on ait perdu les peintures qu’il fit des pendus, des exécutés dont on exposait des effigies sur les murs des églises, des maisons et des bâtiments publics pour promouvoir la prévention, édifier les criminels en puissance. Cette activité de début de carrière lui valut le surnom d’Andrea degli impiccati – Andréa des pendus.

XCVIII
MUSIQUES NOIRES

La Seconde Guerre mondiale a suscité peu d’œuvres musicales commémoratives. Un *Requiem* superbe de Britten, un glacial *Dies irae* de Penderecki, mais surtout des œuvres de Chostakovitch, notamment les quatuors n° 3, op. 73 et 8, op. 110 qui évitent la figuration ou l’expressionnisme pour jouer de la dissonance, du coup d’archet brutal, de la valse macabre, des cordes graves et du registre sombre, des échos du requiem au service d’une architecture circulaire envoûtante. La mort infligée par les guerres a cette couleur-là.

XCIX
LA VOIX ABSENTE

Je voudrais entendre sa voix me dit-elle deux mois après la mort de sa mère.

C
MON CADAVRE

Si bon semble à qui de droit, après ma mort, on pourra réduire ma tête à la façon des Jivaros : séparer mon crâne de la peau qui le recouvre, la sécher, la gratter, la retourner, la recoudre, l'emplir de pierres chauffées à blanc ou de sable. Puis la conserver, sur une cheminée, ou le dessus d'une télévision. On pourra également m'embaumer, me retirer la cervelle par les narines avec un crochet, me remplir par où l'on imagine d'huile corrosive, m'éviscérer, me dégraisser, me déshydrater au sel, puis m'envelopper dans des bandelettes. On pourra aussi me manger, bouilli, grillé, rôti. Au choix. Il suffira de me découper soigneusement, de placer les morceaux dans une marmite pleine d'eau et d'herbes sympathiques ou de les arranger sur un grill, au feu de bois. On songera peut-être alors à ce que je fus en entendant ma graisse crépiter sur les charbons ardents. Les commensaux essayeront mon cœur pour ma vaillance, mon cerveau pour mon intelligence ou mes testicules pour ma fécondité. Mais il y a fort à parier qu'ils en seront pour leurs frais. Tout autant, on pourra me cryogéniser, me proposer le sommeil aquatique dans une solution d'azote liquide, en attendant des lendemains qui chantent et des médecins moins dépités et dépourvus devant la maladie. On pourra, enfin, me passer longuement au four pour une crémation en bonne et due forme : mille degrés après préchauffage, combustion du cercueil, déshydratation. On tâchera, ensuite, d'abaisser la température afin d'éviter le porcelainage de mes os, puis on dispersera le kilo et demi de mes cendres au vent, n'importe où. Plus classique, on pourra, pour finir, m'abandonner à la terre pour une poussière banale, avec son lot préalable de taches, de cyanoses, d'amollissements, de liquéfactions. Suivant le terrain, il me faudra entre trois et six ans pour n'être plus qu'un amas d'os. Enfin tranquille avec la minéralisation. On pourra tout ça, ou autre chose. Peu m'importe. Il me paraît que, sûr du néant qui suit la mort, il faut bien plutôt se soucier de ce qui se passe avant elle, et non après. Après, rien. Avant, tout, l'essentiel.

Achevé d'imprimer le 25 août 1998
sur les presses des éditions Folle Avoine à Bédée.